

# PLUS QUE LA VIE

Un témoignage de  
**Charles Lerner**

Recueilli par  
Françoise Osteaux



*Dans le monde juif, écrire sert à vivre, à espérer et à ne pas perdre foi en l'avenir, à combattre contre l'oubli et la disparition... Créer dans la langue yiddish s'apparente au rire lancé au bord de l'abîme.*

*Jean Baumgarten,  
Le yiddish, histoire d'une langue errante*

*Les souffrances de l'enfant caché méritent certes d'être racontées ; elles sont une part de la Shoah à laquelle l'humanité doit un devoir sacré de mémoire.*

*Qu'il n'y ait cependant aucune erreur sur l'identité de ma personne. Je rapporte comme je le peux le récit de ma « traque » de 1942 à 1944, et ce à l'instigation de ma fille Estelle, étoile de ma vie, qui le destine tant à elle-même qu'à mes autres enfants, à mes beaux-enfants et huit petits-enfants, les chéris de mon existence. Et je remercie ma femme Dora pour sa patience, son écoute et sa participation.*

*Charles Lerner*



Aussi joli qu'une décoration (Charles en 1942)



Les Deprez, une famille de Justes (1950)

## Prologue

*Ils ne nous pardonneront jamais  
le mal qu'ils nous ont fait<sup>1</sup>*

Fin août 1942, à Petit-Han.

Mon père m'emmène sur la grand-route de Grand-Han le 27 ou le 28 août. Des arbres majestueux nous surplombent, l'été est très chaud. "Dieu que la campagne est belle !" Elle est aussi silencieuse... C'est en chemin que papa m'annonce sans ambages :

- Nous allons nous séparer ici, aujourd'hui.
- Comment ça, nous séparer ? Pourquoi ?...
- La guerre devient de plus en plus dangereuse pour des gens comme nous. Si nous vivons éloignés l'un de l'autre, nous avons une chance de nous

---

<sup>1</sup> Propos tenu par un Juif autrichien, réfugié aux Etats-Unis, dans le film d'Axel Corti, *Santa Fe* (Autriche – 1985). Richard Prasquier, vice président du Conseil représentatif des institutions juives de France (CRIF) rapporte la même « prophétie » de la part de Golda Meir.

en sortir. Par contre, ensemble, nous courons trop de risques.

– Mais...

– Ne t'inquiète pas : nous nous retrouverons, je te le promets. D'ailleurs, ta mère et moi t'avons trouvé un homme très bon, qui prendra soin de toi. Il viendra vous chercher ici même, ton ami Izy et toi, entre cinq et six heures.

– Mais pour aller où ?

– Je l'ignore. Cela vaut mieux ainsi, crois-moi. Bien que nous soyons juifs, c'est de la générosité de certains non-Juifs que dépend dorénavant notre vie. Sois aimable, reconnaissant, mais veille à ne pas te laisser séduire par les discours que tu entendrais. Nous ne devons jamais renier notre judéité, souviens-toi de cela.

Et mon père de mettre l'accent, comme en un testament de vie, sur les valeurs auxquelles il croit, sur les fondements de notre identité. J'ai beau n'avoir alors que huit ans, je perçois confusément toute la charge émotionnelle de l'engagement qu'il veut me transmettre à jamais.

## Origines familiales

Charles Lerner et sa famille, originaires de la Pologne actuelle, sont des Ashkénazes<sup>2</sup>.

### *La branche paternelle*

Que l'on nous pardonne d'introduire cet ouvrage par le côté paternel de la famille. Non que Charles le connaisse mieux que la branche maternelle, mais il en est plus touché – et le juge plus impressionnant.

Né le 3 février 1910 à Krasnystaw<sup>3</sup>, dans le district de Lublin, en Pologne, son père porte le prénom de Berl (Bernard), l'ourson – Dov, en hébreu. Sa famille se compose d'un frère jumeau, de deux aînés et d'une sœur cadette.

En Pologne règne depuis trois siècles une méchante vague d'antisémitisme. Bogdan Schmielnic-ki, hetman<sup>4</sup> du XVII<sup>e</sup> siècle, fut responsable de l'extermination de 300 000 Juifs polonais. On ne

---

<sup>2</sup> Voir annexe.

<sup>3</sup> Voir annexe.

<sup>4</sup> Hetman, ou ataman : chef élu des clans cosaques.

s'étonnera pas que Nicolas Gogol s'en inspire pour son *Tarass Boulba*...

La grande majorité des Juifs vivent dans une grande pauvreté, consignés dans des ghettos, des quartiers où on leur permet de survivre. Ils ne jouissent pas des mêmes droits politiques ou civiques que leurs concitoyens, et cette discrimination se marque dans les plus infimes détails.

Pour compenser cette misère morale, certains esprits se tournent vers la quête spirituelle et fondent au XVII<sup>e</sup> siècle un courant religieux, le hassidisme. Le créateur en est le Bal-Schem-Tov, le « porteur du bon nom », abrégé en Besht.

Ce mouvement est d'une importance capitale pour les grands-parents paternels de Charles : toute la lignée des Lerner compte des fidèles hassidims, des disciples. Leur vie s'articule autour du rabbi (rebe) de Kielcz, maître à penser choisi par la communauté. Bernard, le père de Charles, aura la chance, l'honneur même, d'être admis dès l'âge de trois ans à la maison rabbinique, la yeshiva<sup>5</sup>, et le rabbin fait de lui une sorte de petit page attaché à sa personne.

Les hassidims développent autour du rabbi une véritable vie de cour, tout entière vouée à sa dévotion. On lui réserve le meilleur, en tout. Ce comportement social paraît assez incompréhensible au

---

<sup>5</sup> Voir encadré page suivante.

profane. L'image classique du hassid est un être chétif, malingre, le dos courbé sur ses livres d'études. Or, sa foi prône le *Mens sana in corpore sano*. Ainsi, Nachman de Braslav, l'un des pères fondateurs du hassidisme, proclame-t-il : « Fortifie ton corps avant de fortifier ton âme. » Et tous les grands noms rabbiniques des premiers siècles de l'ère commune exercent en effet des métiers physiques, voire athlétiques. La musique et la danse, elles aussi, occupent une place de choix. Dans la culture du hassidisme, le *nigoun*, air sans paroles, est considéré comme une expression de l'âme – ainsi que pourrait l'illustrer dans l'imaginaire *Le violoniste* de Chagall, qui représente le musicien sur un nuage.

### *La yeshiva*

Elle est intégrée à la fonction rabbinique. Elle conduit l'enfant depuis son plus jeune âge aux études de base. Il y apprend la lecture et l'écriture : c'est le heder ; les grands principes de la Torah, révélée et écrite, les exégèses. Il y apprend aussi les déroulements habituels de ce que l'on appelle « la vie ».

Le jeune garçon fréquentera la yeshiva jusqu'à l'âge de douze ans. À treize ans, sa bar-mitzvah fera de lui un adulte. S'il est doué, il commencera

le second degré de la yeshiva, qui correspond à nos humanités. Il y étudiera en détail la Torah, le Talmud, les grands exégètes (Maïmonide, Rashi...) et recevra une très bonne introduction aux sciences modernes.

Ensuite, soit le jeune homme continuera toute sa vie les études rabbiniques (le 3<sup>e</sup> degré), soit il entamera des études supérieures profanes (universités, grandes écoles – il faut bien gagner son pain !). Sous réserve d'être toujours doué.

Le travail intellectuel de la yeshiva porte essentiellement sur l'exégèse des textes sacrés. Le Talmud fournit au Juif un enseignement complet ainsi que les règles à suivre dans la vie civile et religieuse. La Torah, nom hébreu du Pentateuque, dicte la loi. Enfin, la Halaka enseigne les règles de comportement et de pureté.

### *L'exil*

En 1929, le krach boursier de New York provoque une crise économique mondiale. Certains, ruinés, vont jusqu'à se suicider : le cas n'est pas rare aux États-Unis. Quant à l'Europe occidentale, elle est gravement déstabilisée.

L'année suivante, en 1930, Berel a vingt ans. Il quitte sa yeshiva et décide de fuir la Pologne pour échapper au service militaire. Sans doute le poids

de la parole de son père Yakov a-t-il compté, lui qui avait été enrôlé sous le tsar pendant sept ans et avait dû prendre part à deux guerres pour le compte du tyran. Yakov refusait de voir un de ses fils servir la Russie ou la Pologne, mais ne voulait évidemment pas prendre de décision sans avoir consulté le rabbi. Celui-ci lui aurait conseillé : « Laisse-le partir. Et aussi tes autres enfants, si possible, car un grand désastre nous attend. » Le pays, comme toute l'Europe de l'Est ou presque, vit en effet sous la coupe d'une paradiature ; ici, celle du Premier ministre, le maréchal Pilsudski.

En 1930 donc, Bernard prend la fuite, traverse une rivière, croit-on, et après un long voyage à travers l'Europe, arrive en Belgique qui était – et reste de nos jours – un Eldorado. Il débarque fin 1930 à Liège-Longdoz, terminus !

Il se retrouve avec Szia (Jacques) Perelmuter, un ami qu'il a connu à la yeshiva. Ils habitent rue Grétry, dans le « quartier juif », un quartier commerçant non loin de l'actuel pont Kennedy.

En 1931, aux yeux des autorités belges, Bernard est un clandestin sans papiers. Il travaille quelques semaines dans un charbonnage, au nord de Liège. Non par vocation, on le devine ! Mais à l'époque, on accordait plus facilement le droit de séjour aux mineurs. Il quittera la mine après trois mois de travail en surface.

Son statut d'immigré clandestin lui ferme toute autre situation ; il n'obtiendra d'ailleurs que des papiers provisoires, et n'aura jamais de carte de marchand ambulancier. Qu'à cela ne tienne ! Il ne se prive nullement de faire du commerce : il vend des poupées – très bien d'ailleurs –, et se voit sans cesse pourchassé par les contrôleurs des marchés publics. Peu à peu, il devient marchand de « paquets »<sup>6</sup> – ce sont des lots de tissu au mètre, qu'il achète chez des grossistes pour les revendre au détail. Il arpente la campagne, attentif aux gens et aux accents. À force de répéter phonétiquement une expression qui l'a marqué, il gagne le surnom de Bernard « Didj-mi »<sup>7</sup>.

Mais il n'a rien renié de son passé à la yeshiva, ce qui lui vaut aussi au *stetl*<sup>8</sup> le surnom de « hasid ». Que l'on se représente le clivage culturel que vit cet homme : formé au mysticisme de tradition, le voilà plongé sans transition dans un monde moderne, bâti sur les idéaux des Lumières ! Il parle déjà un peu le français, lit les journaux et commence son érudition classique.

---

<sup>6</sup> Traduction littérale du yiddish *Pêkèl-Sojcher*.

<sup>7</sup> Berl s'est francisé en Bernard, et « Didj-mi » est la version wallonne de « Dis-je, moi ».

<sup>8</sup> *Stetl* : le village. Ici, le quartier juif de Liège.



Dans la tradition de *Shalom Aleichem*.  
Les grands-parents paternels de Charles,  
à Krasnystaw en 1932

## *Mariage*

En 1933, Berel épouse Mina (Mindla) Szerer. Vraie rencontre ou mariage arrangé ? Difficile à dire.

Mina était née en 1907 à Pilica, un petit *stetl* en Pologne occidentale. Pilica se situe non loin de Czestochowa, célèbre pour la Vierge noire, une très ancienne icône qui suscite chaque année un grand pèlerinage<sup>9</sup>.

La famille de Mina – très pieuse, mais pas hassidique – comptait dix enfants, cinq garçons et cinq filles. Elle-même, née au milieu de cette belle famille, sera l'éducatrice des plus jeunes et la servante des autres. Elle vit toutes les traditions du *stetl* et gardera sa vie durant l'image d'un bonheur intransmissible. Son père travaille très dur, mais il apporte aussi à ses enfants et à son épouse une tendresse qui les bercera toute leur vie.

---

<sup>9</sup> Jadis, après le pèlerinage, les pèlerins enivrés organisaient un pogrom, qui consistait à tuer quelques Juifs, hommes ou femmes.



Les parents, les frères et sœurs et deux jeunes nièces de Mina (elle-même absente de la photo) en 1932. À l'exception de Moshe, tous ont disparu dans les fours crématoires nazis, dont les fumées ont peut-être traversé notre ciel.

En 1933, à son corps défendant, Mina émigre en Belgique. Elle a « coiffé sainte Catherine ». Ne pas avoir de dot enferme la jeune femme dans une sorte de cage dont il lui est difficile de sortir.

Mina arrive à Liège en toute légalité : son frère aîné Moshe s'est établi à Liège depuis plusieurs années, où il a épousé Sala. Il se porte garant pour sa sœur<sup>10</sup>.

Berel et Mina, dans leur dénuement, restent dignes et fiers. Il est aussi savant qu'elle ne l'est pas, mais une même foi authentique les sublime tous deux.

C'est ainsi qu'ils se marient en 1933 : le « très grand béni soit-il » a déployé sur eux son dais puissant. Ils s'engagent l'un envers l'autre pour le meilleur et pour le pire. Ils resteront jusqu'à leur mort d'une fidélité sans faille à leurs engagements.

Après un an de mariage, ils ont un fils qu'ils appellent Charles, qui sera « racheté au Cohen » comme il se doit. Ils se sentent « protégés et gardés » par « Haschem », ce dont ils n'ont jamais douté.

Charles décrit sa mère comme une femme pieuse, respectueuse de ses devoirs et d'une bonté allant jusqu'au don de soi : « Elle mettait toute sa

---

<sup>10</sup> Une autre sœur encore, Adèle, viendra en Belgique après ses études d'humanités (« *matura* ») ; déçue, elle repartira peu après pour la Pologne, en 1937.

fierté à tenir une maison “très juive”, à appliquer scrupuleusement les prescrits – sans toutefois aller jusqu’à porter la perruque, contrairement à son amie, madame Wolf. Dans mon imaginaire, Mina reste un personnage sorti de *Shalom Aleichem*, une violoniste sur un toit, abstraite, adressant des clins d’œil complices à ses semblables, victimes de leurs malheurs. »



L'image de l'espérance (Berel et Mina, 1933)

## Les années 1930 à Liège

La Meuse (« Die Mosa ») n'est pas sans évoquer l'histoire des deux guerres mondiales, des batailles de Verdun à Guderian, aux Panzers et au Blitz.

Ce grand fleuve d'Europe traverse aussi les vallées ardennaises et apporte sa poésie à l'impressionnant site industriel liégeois. De part et d'autre de ses méandres glissent, au rythme du temps jadis, des chalands lourds de charbon et de métaux.

Le long de la Meuse, deux quartiers se répondent. La rive gauche est celle de la ville élégante et des quartiers chic. Des Israélites venus de France et de Hollande s'y sont installés. Ils pratiquent le plus souvent un judaïsme lisse et intégré, et ressemblent assez à ceux que les historiens appellent les Juifs de cour (*Hofjuden*) de la Prusse impériale de François-Joseph, dans l'Empire austro-hongrois. Liège, coquette et nantie, les a assimilés sans qu'ils n'opposent de résistance.

La rive droite est plus bonhomme. On y croise plus de bleus de travail et de casquettes que de chapeaux. C'est là que vit le peuple, dans son acception la plus noble. Il était donc normal que les Juifs venus d'Europe centrale et de l'Est soient

attirés par cette partie de la ville. Le Longdoz était la gare de l'Est, une sorte de terminus de la première étape dans la course éperdue vers l'Ouest.

De la gare du Longdoz à « la Bonne Femme », avec pour axe principal la rue Grétry, les Ashkénazes qui y vivent ont recréé sans s'en rendre compte le *stetl* de leur « enfer perdu ».

Le *stetl* est le village juif ; il est l'obligatoire et malheureuse réponse aux antisémitismes, à la profanation, à l'ignorance – en d'autres termes à l'injustice.

Mais le *stetl* liégeois est aussi devenu le havre d'un certain bonheur qui s'accroche à sa tradition et vit de dérision.

Les Ashkénazes trouvent la synagogue « non casher » et louent une pièce qui leur sert de lieu de prière. Charles la fréquentera avec son père.

Au cœur du quartier Grétry – face au Longdoz –, un café : « On y voit n'importe qui qui boit n'importe quoi, qui est là depuis le matin, qui parle avec ses mains...<sup>11</sup> » Le café est un monde en soi. S'y côtoient des traditionalistes, des agnostiques, des hassidims, des socialistes, des bundistes, des communistes, des sionistes, etc.

« On y fume beaucoup, on ne boit pas d'alcool (bien qu'il ne soit pas interdit), on fait et défait

---

<sup>11</sup> Chanson qu'interprétait Yves Montand dans les années 1950.

l'univers. Cela ne sert à rien mais c'est très amusant.

Les clients sont très jeunes, pour la plupart. Ils parlent un yiddish savoureux et nourrissent sans le savoir des espérances nouvelles. Ils y apprennent la démocratie et l'État de droit.

C'est la belle vie. Ils viennent des ghettos pour se retrouver dans un pays moderne, sans ségrégations. Ils ont reconstitué dans leur humilité – je veux dire leur dénuement – les *stetls* de leur enfance. Les intégrés de la rive gauche les appellent les “sauvages”, parfois même les “mal lavés”. »